

L'image du corps : une approche thérapeutique avec la marionnette ⁽¹⁰⁾

Jacqueline, une patiente soignée depuis plusieurs années pour des troubles psychotiques graves me parlait des séances de psychothérapies qu'un psychiatre lui avait proposées : « **On voulait que je fasse une psychothérapie, mais si j'avais continué à parler je serais morte... au fur et à mesure que je parlais, je perdais du poids, des caillots de sang, comme des morceaux de chair...** »

Les mots n'ont pas pour tout le monde le même statut : pour le sujet psychotique ils ne sont pas des symboles, des abstractions avec lesquelles il est possible de jouer, mais véritablement des choses, et même, dans le cas de Jacqueline, des morceaux même de son corps.

C'est que le rapport du sujet au corps est extrêmement compliqué, évolutif au cours des âges de la vie, et peut présenter des pathologies plus ou moins graves.

C'est avec son corps que le sujet parle, mais cet accès à la parole est la résultante d'une alchimie extrêmement complexe.

Après avoir participé à deux groupes de thérapie avec marionnettes, Jacqueline put s'engager dans une psychothérapie uniquement verbale et ne fut plus ré-hospitalisée.

Je ne tenterai pas de résoudre la question de savoir si j'ai un corps ou si je suis mon corps, mais je suis d'accord avec le philosophe Merleau-Ponty lorsqu'il disait que « **le corps est le mesurant des choses** ». C'est par le corps que je vois, que je sens, que j'entre en relation avec tout ce qui m'entoure et tous mes objets d'amour et de désir.

Mais Maurice Merleau-Ponty, évoquant ce qu'il appelait « la chair du monde » dont nous faisons partie, disait aussi : « **nous sommes mêlés au monde de façon inextricable** ».

Inextricable, sans doute, mais il faut quand même y mettre un peu d'ordre... et on peut dire que c'est cette complexe instance organisatrice qu'on réunit dans le concept psychanalytique d'**image du corps**.

Le concept d'image du corps

Ce concept n'a pas été défini par Freud mais il a, depuis, fait son chemin dans le monde de la psychanalyse depuis que Paul Ferdinand Schilder (1886-1940), psychanalyste américain d'origine viennoise, en a parlé dans son livre paru dans les années 30, *L'image du corps : étude des forces constructives de la psyché ?*

Depuis lors, ce concept a été repris par l'ensemble de la communauté psychanalytique et je citerai notamment les travaux de Françoise Dolto et ceux de Gisela Pankow.

Alors, « l'image du corps », qu'est-ce que c'est ?

Eh bien, paradoxalement, ce n'est pas une simple image !

Intérieur/extérieur

Je suis là, devant vous, et j'ai la sensation, interne, de mon corps assis, de la position de mes membres, etc.

J'ai aussi les sensations visuelles, auditives, de vos présences. Je vous touche du regard et vous entends, et j'intègre tout ce que je reçois de ce qui m'entoure à mon monde psychique.

Mais, en même temps, je sens (et je sais) que vous n'êtes pas moi, et que ce que j'intègre ainsi me vient du dehors.

C'est parce que je n'ai plus deux mois, ou même six mois.

(10) Institut Eva Ruchpaul,
Paris, 30 mars 2008

Cette **frontière entre le dedans et le dehors** se construit au fur et à mesure de la croissance jusqu'à constituer ce que Didier Anzieu a appelé « **le moi-peau** ». Il s'agit de constituer une délimitation différenciant l'**intérieur de l'extérieur**.

Cette frontière n'est pas seulement une ligne de partage (avec une certaine perméabilité, des échanges possibles), elle est également réceptrice de ce qui vient de part et d'autre.

C'est à peu près ce que Winnicott appelait le « **self** », constitution d'une image corporelle interne qui permet, comme il disait, au bébé, à partir d'un certain âge, d'avoir « la capacité d'être seul en présence de quelqu'un ».

C'est-à-dire de différencier ce qui vient de l'intérieur, de son monde pulsionnel et ce qui vient des excitations reçues de l'extérieur.

Ces deux concepts (self et moi-peau), élaborés par des psychanalystes, ont des interfaces communes avec celui d'image du corps, en constituent même une base essentielle.

Le schéma corporel

Mais il y a aussi ce qu'on appelle le schéma corporel, c'est-à-dire la conscience du corps, de sa structure, de sa position dans l'espace.

Sensations coenesthésiques, motrices, qui font partie de l'image du corps, au sens où la psychanalyse l'entend.

Mais le schéma corporel n'est pas l'image du corps. Ce n'est pas seulement cela. On pourrait même dire que le schéma corporel est sous la dépendance de **l'image du corps conçue comme un principe organisateur**.

Des enfants victimes de malformations mais ayant pu se structurer psychiquement de façon satisfaisante seront capables de se dessiner avec un corps entier, intègre, malgré la réalité qui les afflige.

Inversement, un schizophrène physiquement bien constitué pourra vous dire : « je n'ai pas de ventre, ou de tête », pourra exprimer qu'il se sent vivre dans une partie du monde extérieur (c'est ce qu'on a décrit sous le nom d'identification projective).

L'image du miroir

L'image du corps serait-elle alors celle que je vois dans le miroir ?

On sait l'importance, dans la constitution de la personnalité, que les psychanalystes ont donnée à ce que Lacan a appelé « le stade du miroir ».

L'enfant dans les bras de sa mère se reconnaît dans ce que lui renvoie le miroir, dans la joie avec tout un jeu d'échanges de regard. C'est une étape essentielle dans la reconnaissance de soi en relation avec l'Autre.

L'animal, par contre, n'accordera aucune importance à cette découpe unitaire de son corps : le chat, par exemple, mis en présence d'un miroir, se désintéressera de cette image qu'il aura perçue comme n'étant pas un congénère, ennemi ou ami.

Mais l'image du corps n'est pas assimilable à cette image spéculaire.

D'ailleurs, l'image du corps au sens psychanalytique n'est pas à proprement parler une image...

La capacité de se constituer en sujet distinct de son environnement, le schéma corporel, l'image spéculaire, sont **parties intégrantes** de l'image du corps, mais c'est encore plus complexe.

J'évoquerai Françoise Dolto qui en a donné une fine analyse et l'a vraiment intégrée à la clinique psychanalytique :

— D'une part, l'image du corps est **inconsciente**, mais c'est elle qui soutient les représentations conscientes. Il y a d'abord cette **image de base** qui garantit ce qu'elle appelle « **la mêmété d'être** » à travers les changements et divers avatars de la vie. Je n'ai plus le corps ni l'apparence de mes sept ans, mais je sais bien que c'est toujours moi.

— Ensuite elle est **dynamique** : c'est-à-dire qu'elle se **structure** au cours des phases de l'évolution.

— Elle est également **fonctionnelle**, c'est-à-dire qu'elle vise l'**accomplissement du désir**.

Et Françoise Dolto ajoute que, grâce à cette composante fonctionnelle, l'image du corps « **s'objective dans la relation au monde et à autrui** ».

— Donc, elle se situe dans un **espace d'échanges et de langage**.

Voilà, nous étions partis de sensations et nous arrivons à l'ensemble des relations qu'un sujet est capable d'articuler avec autrui et le monde qui l'entoure. C'est cela, l'image du corps, **cette fonction structurante qui organise la situation du sujet dans le monde, dans son monde, qui le rend plus ou moins capable d'entrer en relation, de satisfaire ses désirs, d'éprouver plus ou moins de plaisir**.

Nous sommes loin de l'imaginaire et du sensoriel : c'est une fonction symbolique.

Dans le domaine de la pathologie mentale

Cette structuration progressive d'un système qui permet de se situer et d'entrer dans un monde relationnel peut subir des ratés.

C'est le cas, notamment, dans la schizophrénie. On dit que, là, l'image du corps est « morcelée » ou « dissociée ». Voici un exemple de ce qu'on appelle la dissociation psychotique : Jean, jeune homme âgé de 19 ans, était arrivé à l'hôpital après une longue période d'errance. Il avait fui sa famille et vagabondait. Bien qu'il se soit par le passé affublé d'une crête verte, il n'était même pas parvenu à s'intégrer à des groupuscules de marginaux, punks ou autres.

Une nuit, il avait été appréhendé par la police alors qu'il jetait des pierres sur des voitures en stationnement.

On l'avait rapidement, eu égard à un comportement trouvé bizarre, dirigé vers un service de psychiatrie

Il présentait un délire manifeste, disant qu'il était éternel, venait de la nuit des temps, se situait simultanément sur toutes les planètes, était une réincarnation de Kennedy, avait pour mission de sauver le monde en s'unissant avec Sophie Marceau pour faire un enfant...

En somme, trop de temps, trop de lieux, trop d'identités pour être quelqu'un.

Il disait aussi vouloir devenir une vedette de la chanson.

On ne peut dire mieux ce qu'un tel sujet attend du regard de l'Autre.

Les médiations projectives

Parmi les différentes approches thérapeutiques que l'on peut proposer pour des affections mentales graves telles la psychose schizophrénique, on donne une certaine importance à ce qu'on appelle les « médiations projectives ».

Il s'agit d'amener le patient à communiquer avec son thérapeute au moyen d'une médiation, création plastique, dessin, peinture ou modelage. Il s'agit, en se référant notamment aux travaux de Gisela Pankow, de susciter un travail de représentation par dessins ou modelages, puis d'amener le patient à parler de ce qu'il a ainsi représenté.

En effet, une approche seulement verbale est inopérante, voire inquiétante – témoin ce que me disait Jacqueline – et il convient d'avoir d'abord recours à un travail de représentation, travail des mains en relation avec un support matériel.

On pense ainsi permettre une certaine restructuration de l'image du corps.

De fait, lors de prises en charge individuelles avec médiations plastiques, on remarque une évolution des représentations allant dans le sens d'une reconstruction.

La plupart du temps, ce que fait le patient au début est fragmentaire, inorganisé. Puis, peu à peu, on assiste à une organisation progressive. Dans les dessins apparaissent des plans, de terrains, de routes, de maisons.

Viennent ensuite des morceaux de corps, main, œil très fréquemment, pour parvenir finalement à une représentation humaine unifiée.

Et, parallèlement, le comportement du patient évolue de façon positive.

On pourra observer d'autres fois une évolution dans la représentation du vivant : plantes, animaux, êtres humains.

Je signale au passage l'intérêt des images hybrides des dieux de la mythologie égyptienne, des métamorphoses de la mythologie grecque et latine, de représentations hybrides de peintres tels Odilon Redon qui a fait des personnages mi-humains mi-végétaux, comme s'il y avait là l'expression d'une évolution dans les identifications.

Jean, quant à lui, se disait « de tous les temps et de toutes les planètes. » « Immortel », il rêvait (outre d'épouser Sophie Marceau) de passer à la télévision : « Je voudrais que des millions de gens me regardent, comme ça je serais sûr d'exister ».

Toutes les tentatives de psychothérapie individuelle parurent inopérantes, même avec la médiation de la pâte à modeler selon la méthode de Gisela Pankow. Jean s'y montrait totalement impuissant à créer quoi que ce soit. Il prenait le bloc de pâte à modeler dans sa main, mais ne pouvait y inscrire la moindre forme. Il proposait – en parole seulement – de s'en servir comme projectile pour casser les vitres du bureau.

On peut faire le rapprochement avec les faits qui l'avaient amené à l'hôpital : il jetait des pierres sur les voitures en stationnement : jeter pour casser. Ce qui évoque la présence d'une agressivité présente avant l'instauration narcissique d'une image unifiée de soi. Lacan y voyait la présence active de la pulsion de mort, morcellement, lambeaux, fragmentations.

C'est alors que l'on proposa à Jean de participer à un groupe de marionnettes.

Il s'agit là encore d'une représentation plastique, mais la tâche est plus directive : il faut modeler un visage, puis coudre un vêtement simple, et enfin animer le personnage ainsi créé.

Il y a de plus le soutien d'un travail en groupe.

Entraîné par deux autres adolescents, psychopathes ceux-là, il accepte d'y participer.

Ce fut un des groupes les plus difficiles que j'eus à conduire, notre équipe se heurtant à chaque instant à la destruction, à la mise en échec, au refus. Lors d'un épisode particulièrement dramatique où l'existence même du groupe était menacée, j'interprétais ce refus et cette agressivité comme une manifestation d'angoisse de morcellement.

Et ce fut opérant.

La marionnette apparaît comme un médiateur de choix :

— il y a ce temps indispensable de représentation au moyen, en particulier, du modelage d'une tête, la main et la matière en alliance étroite,

— puis l'entrée dans le langage lorsque le sujet parle de sa marionnette, lui donne une identité,

— et, troisième temps, celui de l'action, dans le cadre du dispositif théâtral que nous proposent les théâtres de marionnettes, l'action dans le dialogue et la relation à l'autre.

Pour ce qui est de Jean, soutenu par le groupe, il parvint à construire une marionnette. Quand il lui fut demandé de lui donner une identité, il put lui en donner une, et une seule, c'était aussi la consigne. Son choix était très projectif : son personnage était un marginal, squattant dans un bâtiment vide, fumant du haschich, ayant maille à partir avec la police (dans ce groupe de révoltés, apparurent des marionnettes représentant un juge et un agent de police, comme si les participants avaient eux-mêmes senti le besoin de se donner un cadre).

Lorsque commencèrent les improvisations théâtrales, l'intérêt de la participation de Jean me sembla résider dans un acte, l'acte principal posé par sa marionnette : lors de sa présentation, face au « public », elle fit le simulacre de s'ôter une crotte de nez, puis la lança vers les spectateurs en prononçant la phrase immortalisée par Coluche : « bande d'enfoirés ! ».

À travers une identité, marginale certes, mais cette fois bien située dans le temps et dans l'espace, il rejouait la même scène, fondamentale : jeter sur.

D'abord, il avait projeté des pierres sur des autos. Acte sans paroles.

En séance individuelle, il exprimait le désir de jeter pour casser la vitre entre lui et l'extérieur. Paroles sans acte.

Lors du travail de la marionnette, il put à la fois – dans le jeu théâtral – faire et dire. Et c'était comme si s'opérait une réorganisation après ses fantasmes de morcellement, d'ubiquité et de quête d'identité :

— Derrière le castelet, sa marionnette s'adressait aux autres qui la regardaient. On se souvient de son désir d'avoir des millions de spectateurs pour être sûr d'exister.

— Sous le regard d'autrui, la marionnette ne projetait pas n'importe quoi : un déchet de son corps, bien identifié comme tel, mais cela ne mettait pas en jeu son unité corporelle.

— Ce faisant, avec la citation de Coluche, il s'inscrivait en référence à une figure identificatoire socialement reconnue.

Il restait encore à poursuivre cette ébauche de construction/reconstruction d'une image de soi. Ce qui, eu égard à la dissociation aiguë, typiquement schizophrénique, que présentait Jean lors de son hospitalisation, demanda, à partir de ce moment décisif, de multiples prises en charge, institutionnelles et ambulatoires.